

Cécile COULON

Extraits de « *Les herbes sauvages* »



Dans les herbes sauvages où nous avons dormi
jusqu'à ce que la brûlure de l'été
réduise ma lourde chevelure à la couleur des foins,
à la sècheresse des pailles,
(...)
dans les forêts millénaires qui protégèrent longtemps les natifs,
enroulés dans les branches, pendus aux lèvres des sapins
qu'agitaient en automne des vents moins furieux
que les gestes d'une main secouée de désir s'avançant
timidement
sous le tissu léger d'une longue chemise,
dans les ravins profonds où sont tombés mille fois
des garçons délirants de vitesse et d'amnésie
avec les filles sauvages à qui le soleil offrait au printemps
des tâches de rousseur entre les yeux et l'arête du nez,
dans les églises abandonnées, dans les prairies ouvertes
que l'orage a retournées
de ses griffes de grêle et d'électricité,
de la paume trouée d'un dieu auquel nous ne croyons
que par intermittence,
dans tes pupilles mouillées,
dans les rivières étroites où nous avons suivi le torrent,
dans les draps propres et les couvertures piquées de plumes d'oie,
d'odeurs de ventres et de jambes écartées,
dans les chambres d'enfance, derrière les volets entrouverts,
là où les ombres se déplacent
et jouent la même mélodie, toujours, sur un piano imaginaire,
dans les nuits qui tombent plus vite qu'une giflle,
dans les aubes qui se lèvent en couleurs,
plus flamboyantes que les plumes d'un oiseau merveilleux,
dans les palais du bout du monde,
dans les caresses qui chuchotent,
dans les souffles qui grondent,
ma fièvre, mon amour,
garde-moi encore un peu.